

*Frédéric* a la fulgurance d'un récit porté longtemps, comme une pierre oubliée et brusquement jetée dans une eau immobile. Éric Marty relate ce qui se passe quand l'ennui est troublé et que les oscillations rident, jusqu'à la rendre indiscernable, l'image d'une vie pourtant connue. Frédéric est un éphèbe trop gracieux pour la crasse à laquelle ces journées d'adolescent désœuvré le destinent. Pensant errer dans une Franche-Comté déclinante, il ignore que ses pas suivent l'ombre inévitable d'un héros stendhalien. Son existence est déjà, malgré lui, littéraire, et c'est sans surprise que le roman fait du corps de l'adolescent l'objet des désirs contentieux des Fréron. Anne et Renaud, couple fraternel, image d'Épinal d'une bourgeoisie incestueuse et stérile, entendent sortir de la fange des jours ce garçon polyglotte et ignare. Frédéric abandonne les turpitudes d'une enfance naïve ; il pénètre un monde où la respectabilité est une chose matérielle, tissée de soie verte et de lin blanc. Les Fréron, convaincus du raffinement de leur érudition n'entendent de réalité que statistique. Il leur faut des nombres et des taux, des pourcentages et des parts, pour que les individus déliés, ces successions de mères, de pères, d'amoureux et d'émigrés, donnent du monde une image synthétisable. « Qu'est-ce que voir ? », s'interroge Frédéric, et le roman répond en exhibant le nécessaire jeu de la vérité et du mensonge pour saisir cette chose fragile et bâtarde qu'on appelle le réel. *Che vuoi ?*, demande à son tour Anne, mais la réponse importe peu. Seul compte le surgissement de la question, scandée comme une incantation, sans plus de consistance que le *leitmotiv* fou de l'*Enigma* d'Elgar, que l'auteur nous offre comme la fausse clé du livre. Mais le roman résiste à la tentation du mystère et nous enjoint, en retour, à renoncer à la vanité d'une lecture inquisitrice.

Selma Laghmara